

Michaël Zumstein et la 106

Nous avons choisi d'interviewer Michaël Zumstein pour plusieurs raisons. Tout d'abord nous avons découvert son travail de photographie sur l'Afrique à travers les maillots de foot lors de la diffusion de son reportage pour le Live Mag. C'est aussi une personnalité publique avec un parcours de vie intéressant. Ensuite, c'est un photjournaliste impliqué dans sa profession, nous avons observé certaines de ses photos sur internet qui ont suscité l'intérêt de notre classe pour sa carrière.

I. Michaël Zumstein, journaliste et photographe	Qui est-il ?
II. Sa visite au lycée	Pourquoi est-il venu ?
III. L'interview	Qu'est-ce qu'il nous a dit ?
IV. Zoom sur deux photos	Qu'est-ce qu'il nous a montré ?
Conclusion	Qu'est-ce que nous en avons retenu ?

I. Michaël Zumstein, journaliste et photographe

Michaël Zumstein est un photographe et journaliste franco-suisse né à Bagnex le 16 Avril 1970.

Après avoir eu son bac de justesse et parce qu'il n'était pas très doué à l'école, il est admis dans une école de photographie où il se forme pendant 3 ans. Mais son souhait était d'être sur le terrain et de partir en Afrique pour devenir photjournaliste.

Plus tard il devient membre de l'agence L'Œil Public pendant 10 ans. Par la suite il rejoint l'agence VU en 2010.

Il a également joué son propre rôle dans le film *Camille* qui raconte la mort de Camille Lepage, jeune journaliste morte en Centrafrique en exerçant son métier.

II. Sa visite au lycée

Nous avions à cœur de faire venir Michaël Zumstein car son parcours de vie nous a beaucoup intéressé et nous a donné envie d'en savoir plus sur son travail de journaliste.

Un groupe d'élèves a accueilli Michaël Zumstein afin de pouvoir échanger avec lui. Il semble avoir apprécié cet échange et s'est montré à l'aise. Puis ils l'ont accompagné dans la salle pour réaliser l'interview qui a pu débuter à l'heure. Au début de l'interview nous étions plutôt stressés, mais Michael Zumstein était détendu et a commencé par se présenter. Ainsi l'échange a pu se dérouler de manière fluide.



III. L'interview

Qu'est-ce qui vous a poussé à devenir journaliste ?

Je pensais d'abord devenir photographe, mais avant tout je voulais voyager, partir de chez moi. Mon premier voyage, en Afrique de l'ouest, ça a été fait un peu au hasard. C'est là-bas que j'ai pris mes premières photos. J'ai adoré. Ça m'a lancé dans la photographie. Lors de ce premier voyage, j'ai eu un choc, je n'ai pas compris ce qu'il se passait autour de moi. Je suis retourné en Afrique en 1994, j'avais 24 ans, et je me suis retrouvé au Rwanda, lors du dernier génocide du 20e siècle. C'est à ce moment là que j'ai compris qu'il se passait des choses et que je me devais de les raconter. J'ai appris le journalisme petit à petit en partant en reportage pour des journaux avec des rédacteurs et des rédactrices, et en observant la manière dont ils posaient leurs questions.

Quelles études avez-vous fait ?

Je n'étais pas très fort à l'école mais j'aimais lire. J'ai eu le bac de justesse et je ne comptais pas faire de longues études. J'ai fait un bac littéraire et je n'ai pas fait de fac, j'ai enchaîné les petits boulots, j'ai gardé un peu d'argent de côté pour voyager. Mon père était suisse, c'est ce qui m'a permis de rentrer dans une école de photographie là-bas pour 3 ans. J'ai trouvé la pédagogie assez rétrograde. Je rêvais de voyager mais cette école voulait me mettre dans une case. J'ai quand même appris la technique et la manipulation de l'appareil dans cette école et ça m'a aussi appris ce que je ne voulais pas faire, comme les photos de mode ou de publicités.

Pour vous, qu'est-ce que ça représente la photographie ?

J'ai utilisé la photographie comme objet complémentaire au texte. Si je fais un reportage sur les jeunes gambiens qui traversent le désert pour la Lybie, je me demande ce que va être le titre du sujet, ou le chapeau (les quelques lignes servant à attirer le lecteur), et ce qu'il va y avoir comme images. Je suis au service de l'information, et la photographie est quelque chose d'intime pour moi, c'est autre chose que le journalisme. J'ai commencé à faire de la photographie car j'aimais immortaliser l'instant avec mes amis et ensuite les leur offrir. Puis j'ai compris que la photographie se construit, c'est une composition. Depuis 20 ans j'exerce la photographie en essayant de trouver l'équilibre entre une belle photo, une photo qui attire et transmet de l'émotion, et une photo qui donne une information complémentaire au texte.

Est-ce que c'est difficile pour vous de prendre en photo des gens blessés ou morts ?

C'est plus difficile pour les gens que je photographie. Moi je suis chanceux, je me mets au service des gens. Le journaliste rapporte des paroles et décrit des situations pour la faire comprendre au lecteur, et moi je dois montrer ça en images. Quand je vais en Centrafrique, au Mali, en Côte d'Ivoire, j'ai rarement des réactions hostiles, au contraire les gens me disent "venez montrer ce qu'il se passe, venez raconter notre histoire". Ça me donne de la force, mais je mets de côté mes sentiments pour pouvoir raconter au mieux ce qu'il se passe, ne pas trahir une situation, et respecter mon engagement avec le journal.

L'image du cadavre que vous nous avez montré a-t-elle choqué ?

J'ai pris la photo mais je ne l'ai pas envoyée aux journaux. Je l'ai retrouvée lorsque j'ai commencé à chercher des maillots de foot dans mes photos. Je me suis aperçu que l'homme portait le maillot argentin. Les images de cadavre, il en faut quelques-unes mais pas trop. C'est quand même un peu délicat. Par respect pour la personne décédée et sa famille, il ne faut pas que les visages soient reconnaissables. La photo n'a pas choqué, ça ne change pas les choses, ça reste une information. Par contre la photo du brancard avec le sang a interpellé, comme quoi ce qui est hors champ questionne plus que ce qu'on voit directement.

Vous êtes allé dans des zones à risque en Afrique. Est-ce que vous avez déjà vécu des situations où vous vous êtes senti en danger ?

Cela m'est déjà arrivé de me sentir en danger. Lorsque je suis dans la rue et qu'il y a des tirs, je suis à côté des gens qui vivent ça au quotidien. Je refuse de porter un casque ou un gilet pare-balle. Je crains qu'à cause de ces protections, ils ne me parlent pas de la même manière. Questionner les gens puis rentrer dans mon hôtel sécurisé me met mal à l'aise. Je prends des risques, mais c'est mesuré car avec l'expérience je sais quand quitter une zone, quand y aller à plusieurs, ou quand ne pas y aller.

Pouvez-vous nous parler du film Camille ?

On était en Centrafrique, en pleine guerre. J'avais la chance de travailler pour le journal *Le Monde* et d'avoir de bons moyens. Mon rôle était d'accueillir les jeunes indépendants qui,

comme moi avant, arrivaient sur le terrain en espérant réussir à vendre leurs photos. On était quelques photographes et rédacteurs expérimentés, on avait un véhicule alors on les prenait avec nous. Camille était douée, elle a commencé à avoir des moyens pour travailler, à travailler toute seule, à s'éloigner de Bangui, à prendre des risques. Elle est tombée dans une embuscade et elle en est morte. Le cinéaste Boris Lojkine s'est intéressé à son histoire. J'ai été son conseiller technique sur le film, pour que l'actrice puisse avoir les bons gestes, et j'ai joué le rôle d'un photographe.

Quelle est l'histoire la plus touchante que vous avez vécu ?

Il y en a beaucoup. Celle que je vais vous raconter, c'est quelque chose que les journalistes ne sont pas sensés faire. En Centrafrique, ça s'embrase autour de Bangui, c'est dangereux de circuler en voiture, beaucoup de gens essaient de nous arrêter mais il ne faut pas les prendre car on ne sait pas qui ils sont, s'ils sont armés, s'ils fuient... A un moment des gens nous demandent de l'aide, on les amène à l'hôpital, puis le mari nous rappelle pour dire qu'il est revenu dans sa maison prendre des affaires et qu'il se fait attaquer. On entend les tirs. Les forces de l'Onu ne peuvent pas intervenir. Alors on est allé le chercher. D'un coup il ressort de la voiture car il a oublié quelque chose. Il revient avec une tortue géante. C'est touchant car en pleine guerre il avait sauvé sa femme, son enfant à naître, et pourtant il ne pouvait pas abandonner sa tortue. Je n'avais pas le droit de le prendre dans ma voiture en pleine guerre, mais j'estime que je devais le faire en tant qu'être humain.

Est-ce que votre expérience du journalisme a changé votre regard sur le monde ?

Le journalisme m'a amené à me dire qu'il y a de l'horreur partout, et du super bon. Quand on est avec les gens ne soyons pas agressifs, essayons de nous comprendre, et gardons les valeurs sur lesquelles on ne veut pas transiger.

Michaël Zumstein nous a à son tour posé quelques questions :

Ce que vous avez vu sur les maillots de foot dans ma vidéo pour le Live Mag, est-ce que c'est pour vous du journalisme ? Est-ce que vous avez reçu une information ?

Nous ne voyons pas tellement de journalisme dans cette vidéo car un maillot de foot n'apporte pas une information. C'est le journaliste qui apporte l'histoire et l'information avec ses photos pour appuyer ses propos. C'est différent des informations que l'on reçoit

d'habitude car c'est un mélange de souvenirs et de faits qui se passent dans le monde actuel.

Pourquoi est-ce que je n'écris pas à la troisième personne du singulier mais plutôt à la première personne, ce qui ne se fait pas dans le journalisme ?

Il s'agit de toucher plus de monde. Exactement, c'est une façon de raconter ce que j'ai vu en touchant les gens.

A votre question sur les compétences d'un bon journaliste, je vous retourne la question, qu'est-ce qu'un bon journaliste selon vous n'a pas le droit de faire ?

Un journaliste ne peut pas donner des informations fausses, il doit rester neutre, c'est-à-dire ne pas donner son avis. Le photojournaliste ne doit pas sortir les images de leur contexte, il doit écrire une légende, il ne doit pas retoucher une photo.

Vous me demandez combien de photos je prends par jour en reportage. A votre avis combien est-ce que j'en prends ?

Entre 100 et 200 ? Je prends environ 1000 photos par jour lors de mes voyages ! Le numérique permet de faire beaucoup d'images. J'en envoie une vingtaine au journal.

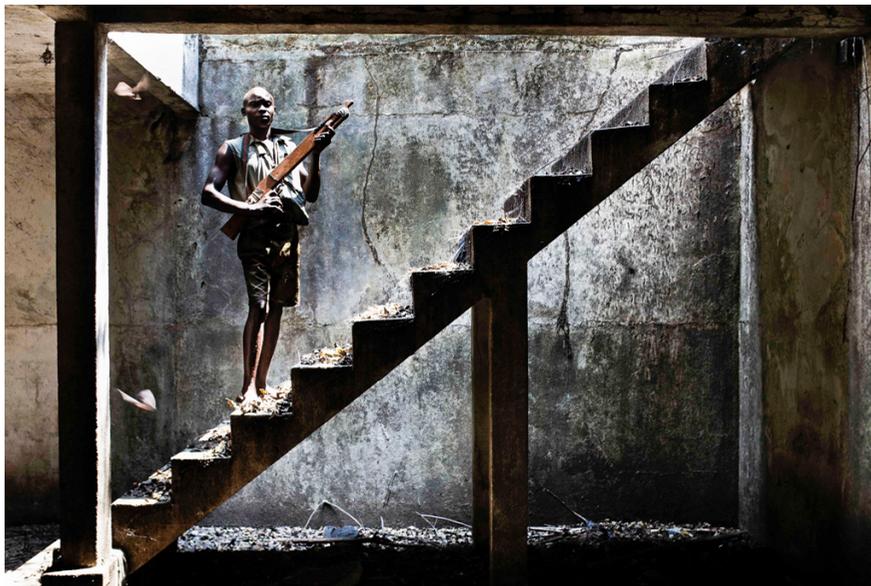
III. Zoom sur deux photos



Copyright © Michaël Zumstein

Fin novembre 2010, le photographe Michael Zumstein se trouve face à un évènement peu commun. Suite à la défaite du président sortant Laurent Gbagbo face à Alassane Ouattara, la Côte D'Ivoire se retrouve à nouveau en guerre civile qui s'explique par la corruption du président Ouattara. C'est ce que l'on appelle la crise politique de Côte D'Ivoire de 2010-2011. Elle a vu le jour après le second tour de l'élection présidentielle de 2010. Ce conflit a entraîné plus de 3000 morts.

Cette photographie est un instantané. Un groupe vient d'arrêter le ministre à qui les vêtements ont été arrachés pour l'humilier, Michaël Zumstein le suit, prend beaucoup de photos, c'est celle-là qui se démarque.



Copyright © Michaël Zumstein

Michaël Zumstein découvre cette caserne, c'est l'ancien palais d'un dictateur en Centrafrique, Bokassa. Il discute avec le jeune homme qui lui demande de le prendre en photo, mais ça ne marche pas car il y a trop de lumière. Il lui montre alors les sous-sols, il marche devant, et commence à poser. Cette image est forte par sa symbolique et son cadrage. Le photoreporter indique en légende "Un milicien pose dans l'ancien palais de Bokassa" pour préciser que ce n'est ni un instantané, ni une photo retouchée, mais que le jeune homme a posé.

Conclusion

Durant son passage, Michael Zumstein nous a transmis son expérience sur le métier de journaliste et photographe. Nous avons pris connaissance de la situation en Afrique par le biais de ses photos. Elles mettent en scène les crises politiques de certaines régions, notamment au Niger, en Côte d'Ivoire ou encore au Mali.

Récemment Michael Zumstein a publié le livre *AKA Zidane*. C'est un projet photographique réalisé en Afrique mettant en scène de jeunes africains portant des maillots de foot comme un costume de héros.

